

LES AMIS DE GEORGE SAND

Atelier de lectures sandiennes du 8 février 2016



L'Homme de neige, 1858 -1859.

Les numéros des pages renvoient à l'édition Babel n° 717.

Ont participé à cet atelier : Claudine FOURNIER, Martine AUBERT, Michel DHERBOMEZ, Catherine SALMOCHI, Denise GELLINI, Monique LACAZE, Danièle LE CHEVALIER.

Sommaire

Atelier de lectures sandiennes du 8 février 2016	1
<i>L'Homme de neige, 1858 -1859.</i>	1
Le thème de l'identité.	1
La mise en abyme de l'acte de création littéraire : fiction et vérité.	2
Le thème du voyage	3
Le rôle des femmes.	4
Le thème du progrès : la religion et le droit.....	5
L'âne Jean.....	6

De l'avis unanime, c'est une excellente lecture pour la période de Noël, temps de l'action principale, car ce gros roman ressemble, surtout dans ses premiers chapitres, à un conte pour grands enfants amoureux de la neige et des beaux paysages des pays nordiques.

Comme *Consuelo*, c'est encore une somme, un roman-mosaïque d'une grande richesse narrative, descriptive et thématique. Le début donne l'impression d'une juxtaposition d'événements, de personnages, de symboles, d'interprétations du réel, avant que tous ces éléments ne s'organisent autour de Christian-Cristiano, montreur de marionnettes de son état, qui va découvrir la vérité sur sa naissance et sa toute petite enfance.

Le thème de l'identité.

Il est au centre de ce roman. Comment se définir soi-même ? Peut-on être seulement, comme le voudrait Christian, « fils de ses oeuvres » ? L'hérédité biologique est-elle importante ? Ce questionnement n'est pas démodé au XXIème siècle.

L'histoire de Christian, rapportée ici, se confond tout au long du roman avec celle de ses noms. Son prénom, **Christian**, lui a été donné par la mère qui l'a mis au monde. Le personnage mystérieux qui remet l'enfant à ses parents adoptifs ne donne pas de nom de famille. L'enfant est

orphelin. Les parents adoptifs sont des Italiens : ils vont donner leur nom de famille à l'enfant et traduire son prénom. Le personnage devient donc **Cristiano Goffredi**. Mais sa mère a recueilli quelques allusions au lieu où il est né et elle lui donnera un surnom romanesque : **Cristiano del Lago**. Plus tard, notre héros choisira la traduction française de ce surnom comme pseudonyme d'artiste : **Christian Dulac**. Enfin, il se fait connaître en Suède sous le nom de **Christian Waldo**, Waldo étant la réminiscence d'un nom entendu dans son enfance, Waldemora. Enfin, à cause d'un quiproquo, il va se faire passer pour le neveu de M.Goefle, un avocat avec qui il va partager son logement et qui deviendra son défenseur et son ami. Il sera connu alors de certaines personnes sous le nom de **Christian Goefle**. Le dénouement permettra à M.Goefle de le nommer enfin **Christian de Waldemora**, fils d'un noble suédois. En même temps, Christian découvrira la véritable histoire de ses parents biologiques

En lisant cette histoire, le lecteur s'aperçoit que les nombreuses qualités physiques, morales et intellectuelles du jeune homme existaient aussi chez ses parents biologiques (beauté physique, goût pour les arts, les lettres et les sciences, amour de la liberté et de la tolérance religieuse, sens de l'honneur). Les Goffredi, qui n'ont pas été choisis au hasard par ceux qui protègent l'enfant, ont aussi certaines de ces qualités : la curiosité intellectuelle, le goût du travail bien fait, l'amour de la famille. Christian est plein de reconnaissance envers eux pour ce qu'ils lui ont donné.

Son hérédité biologique, en revanche, est source d'angoisse pour lui, à partir du moment où il est reconnu comme un Waldemora. C'est ce qui fait tout l'intérêt de l'intrigue juridique et quasiment policière de la deuxième partie du roman. En effet, Christian a été reconnu comme appartenant à la famille de Waldemora grâce à un signe distinctif au petit doigt, signe que possédait son père et que possède son oncle, l'affreux Olaüs. Le père était un homme de bien, un homme d'honneur ; l'oncle est un assassin. Bien que Christian souhaite n'être que le fils de ses oeuvres, il lui serait quand même odieux de se découvrir fils d'un tel monstre.

La mise en abyme de l'acte de création littéraire : fiction et vérité.

C'est grâce à son spectacle de *burattini* que Christian va confondre l'assassin, faisant ainsi explicitement référence à *Hamlet*. Comme Maurice Sand, Christian sait tout faire dans son petit théâtre : sculpter les marionnettes, peindre les décors, leur donner de la profondeur, écrire le canevas des pièces et improviser les dialogues en prenant plusieurs voix. On sent que George Sand connaît parfaitement ce petit théâtre, qu'elle en mesure les difficultés et les réussites. Ce qu'elle révèle ici sera repris avec enthousiasme, en 1876, dans *Le Théâtre des marionnettes de Nohant*. Un passage particulièrement intéressant de *L'Homme de neige* montre comment le « fabulateur » utilise et modifie le réel pour faire connaître une vérité : choix de la marionnette, modification de la situation qui doit quand même être reconnue mais qui passe du tragique au burlesque, adaptation du décor. Pour M.Goefle, le rôle du « fabulateur » dans la société est essentiel, les hommes ne retenant pas les leçons de l'expérience mais celles de la fiction. Le travail de la romancière, s'il ne requiert pas l'habileté manuelle du marionnettiste, n'est pas très différent. Elle aussi doit choisir des personnages, leur donner un nom, et les placer dans des situations qui lui permettront de faire passer ses idées sur la société.

C'est sans doute la raison pour laquelle les événements importants de la vie des protagonistes sont qualifiés de « romanesques ». Comme dans *Consuelo*, l'adjectif aux multiples occurrences qualifie aussi bien des situations que des personnages ou encore des sentiments. Ainsi, l'amour entre des jeunes gens qui le découvrent est « un doux chapitre de roman » que Christian voudrait bien continuer à écrire. M.Goefle quant à lui, manifeste dès le début ses tendances romanesques en imaginant comment il racontera à ses amis sa première nuit au château du

Stollborg, quand il a été obligé de s'occuper du valet qui devait le seconder comme de son propre enfant.

Voir Christian improviser ses dialogues, et ainsi donner une âme à ses burattini, c'est voir la romancière donner vie à ses personnages. Roman ou théâtre, théâtre noble de la tragédie ou théâtre burlesque des marionnettes, peu importe le moyen, l'important est d'accéder à la vérité. Dès l'introduction de la romancière, nous savons que le théâtre sera présent dans le roman :

« Nous prions le lecteur de vouloir bien entrer avec nous au cœur du sujet de cette histoire, comme il le fait quand, au théâtre, la toile se lève sur une situation que les personnages vont lui révéler.[...]Mais retirons-nous lecteur, la porte s'ouvre, et vous êtes forcé désormais de vous en rapporter à moi pour savoir de quels événements passés et futurs je viens de vous montrer le théâtre » (27-31).

Il est amusant de noter que ce procédé d'introduire la toile du théâtre à l'ouverture d'un roman a été repris par Marcel Carné dans *Les Enfants du Paradis* quand le générique s'inscrit sur le rideau du Théâtre des Funambules, rideau qui s'ouvrira ensuite sur le Boulevard du Crime.

Dans *L'Homme de neige*, les références explicites ou implicites aux grands auteurs dramatiques sont très nombreuses, mais c'est Shakespeare qui vient d'abord à l'esprit, avec *Macbeth*, pour la ressemblance entre le baron et le personnage éponyme, et *Hamlet* pour l'utilisation du théâtre dans le théâtre.

Le thème du voyage

Le grand avantage du roman, par rapport au théâtre, c'est qu'il permet la description. Les personnages peuvent voyager, et faire connaître au lecteur d'autres pays que le sien. Christian va aller de Suède en Italie, pour faire ensuite le chemin inverse et retrouver son pays natal qu'il découvre avec enthousiasme. Il se rendra aussi en Norvège. Le lecteur connaîtra ainsi les grands paysages enneigés, les lacs gelés, les tempêtes de neige, les illusions visuelles des aurores boréales et de la parhélie. C'est avec l'oeil d'un peintre, particulièrement sensible à la couleur et aux jeux de la lumière que George Sand conduit ses descriptions. Les mœurs aussi sont étudiées, en particulier celles des paysans qui vivent isolés dans les montagnes du nord. La romancière s'intéresse à tout : l'habitat, la cuisine, les vêtements, les métiers, les façons de se déplacer, les animaux. Comme Christian a vécu en Italie, elle décrit aussi la campagne autour du lac de Pérouse, la beauté du ciel et la douceur de vivre dans les pays du sud, le caractère indolent des habitants. Consuelo, elle aussi, connaissait cette opposition entre les pays où il est facile de vivre à l'extérieur et ceux où la rigueur du climat enferme les hommes pendant de longs mois.

Dès le début de sa vie d'étudiant, les voyages font partie des projets de Christian. Il voudrait tout apprendre, tout connaître. Son don extraordinaire pour les langues lui simplifie la tâche. C'est dans son pays natal, ce pays qu'il a connu tout enfant mais qu'il a oublié, qu'il exprime le mieux ce sentiment d'exaltation que procure le mouvement :

« Oui, major, le soleil a sur l'esprit de l'homme une aussi bienfaisante influence que sur son corps. Il éclaire notre âme comme au réel. Ce beau et fantastique soleil du Nord, c'est pourtant le même que le bon soleil d'Italie et que le doux soleil de France. Il chauffe moins, mais je crois qu'il éclaire mieux qu'ailleurs, dans ce pays d'argent et de cristal où nous voici ! Tout lui sert de miroir, même l'atmosphère, dans ces glaces immaculées. Béni soit le soleil, n'est-ce pas, major ? Et béni soyez-vous aussi pour m'avoir emmené dans cette course vivifiante qui m'exalte et me retrempe. Oui, oui, voilà ma vie à moi ! le mouvement, l'air, le chaud, le froid, la lumière ! Des pays devant soi, un cheval, un traîneau, un navire ... bah ! moins encore, des jambes, des ailes, la liberté ! » (447)

Le lecteur de notre époque se reconnaîtra dans ce besoin de bouger, de voir d'autres cieux, de voyager librement. Christian va même descendre dans les mines pour observer les richesses du sous-sol de son pays. Mais tous les voyages ne sont pas bénéfiques. Sylvio Goffredi est archéologue. Il rêve de voir « le littoral de l'Afrique et certaines Îles de la Grèce ». Accompagné de sa femme et de son fils, il part et ne dépassera pas Venise. Il tombe malade, ne peut être soigné et meurt, laissant sa femme Sofia désespérée, à la charge de Christian.

Le rôle des femmes.

Lorsqu'avec ses amis Christian rend visite au danneman (paysan libre et propriétaire) pour préparer une chasse à l'ours, il remarque que les filles de ce paysan ne prennent pas part au repas, elles restent debout pendant que les hommes mangent. Les amis de Christian sont choqués mais n'osent pas aller contre ces habitudes patriarcales que certains d'entre nous ont encore connues dans leur jeunesse au fond des provinces françaises.

On peut remarquer, dans ce roman, que les femmes n'ont d'importance qu'en tant que mères ou futures mères. Si nous étudions le cas de Christian, nous pouvons considérer qu'il a eu quatre mères : la baronne Hilda, qui l'a mis au monde, et qui l'a immédiatement confié à Stenson, son fidèle serviteur, pour le sauver de la haine de son beau-frère, le baron Olaüs. Karine, la fausse mère, la soeur du danneman, celle qui va supporter l'accusation d'être une fille-mère, par fidélité à sa maîtresse, la baronne Hilda. Ce geste va sauver Christian parce qu'elle va l'emporter dans un lieu retiré et le confier à sa troisième mère, la daine apprivoisée, qui le nourrira de son lait, comme la chèvre Amalthée a nourri le petit Zeus. Enfin, la bonne Sofia, la mère italienne, que Christian soignera jusqu'au bout, quand elle deviendra folle de douleur à la mort de son mari. Il refusera de la placer dans un asile d'aliénés. Pendant un moment, quand il enquête avec M.Goefle sur sa naissance, Christian, écoutant la rumeur, va croire qu'il est bien le fils de Karine, la sybille, un peu folle elle aussi. Il décide alors de la soigner et de la protéger, comme il l'a fait avec Sofia. En ce qui concerne Hilda, alors que Stenson lui révèle qu'il l'a ensevelie dans la Chambre de l'ourse, il se propose de ramener son corps en Italie, pour l'enterrer auprès de Sofia. Le lien avec le père qu'il n'a pas connu est beaucoup moins marqué. Christian semble s'en désintéresser.

Le baron Olaüs cherche une femme, une jeune femme, pour avoir de beaux enfants. Marguerite lui ayant fait comprendre qu'elle ne voulait pas l'épouser, il fait des propositions à Olga, une jeune Russe, sans lui parler d'amour. Quant à Christian, maintenant qu'il est noble et riche, il peut épouser Marguerite, mais on est un peu déçu tout de même qu'à la fin du roman la ravissante jeune fée des neiges du début se transforme en « brave et loyale créature » qui lui donnera beaucoup d'enfants à aimer. Voilà l'avenir que lui montre M.Goefle, le bonheur par la famille, le seul bonheur complet, celui du bon époux, du bon père et du bon citoyen vivant sur ses terres. M. Goefle, qui se réjouit au début du roman de ne pas avoir d'enfant, bien qu'il s'occupe paternellement de son valet Nils, propose plus tard à Christian de l'adopter. Enfin, il exprime le souhait venir passer les vacances chez lui, avec « la chère marmaille » à qui ils montreront le théâtre de marionnettes. C'est un peu la vie de Nohant que l'on retrouve dans cette utopie de M.Goefle.

Pourtant, dans le roman comme dans la vie, George Sand savait qu'il ne suffit pas de mettre des enfants au monde pour connaître un parfait bonheur. La famille des Waldemora est détruite par la jalousie d'Olaüs à l'égard de son frère aîné. Celui-ci a épousé par amour une jeune fille noble mais pauvre que son père a pourtant appréciée. Son frère a un enfant. Lui, Olaüs, a épousé une « diablesse », une femme méchante, qui l'influence et le pousse au crime, comme Lady Macbeth. Cette femme meurt sans lui avoir donné d'héritier.

Dans la famille de George Sand, si l'on n'en arrive pas au crime, les choses ne sont pas beaucoup plus simples depuis le mariage de Solange. Les disputes sont incessantes entre la mère et la fille. La petite Nini est morte, Maurice n'est pas marié, et c'est sa mère qui s'occupe de lui trouver une femme. Admirable optimisme de la romancière qui malgré tout a confiance en la vie et continue à croire au bonheur familial qu'elle finira par connaître avec ses deux petites filles, Aurore et Gabrielle.

Le thème du progrès : la religion et le droit

Bien qu'elle s'en défende auprès de ses éditeurs, George Sand ne peut s'empêcher de parler de religion et de politique.

Le problème religieux est ici celui de la tolérance : on est encore loin de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, quelle que soit l'Eglise. La Suède est protestante. La baronne Hilda est catholique. Elle a été élevée en France et a fait des études théologiques. Par « orgueil », dit-on, elle a abjuré la religion luthérienne, la religion de ses pères, , faisant ainsi preuve d'une grande liberté de conscience. Mais le protestantisme étant religion d'Etat, la baronne est considérée comme « dissidente ». Ce fait aura une importance pour son fils qui, même s'il est reconnu comme baron de Waldemora, ne pourra siéger à la Diète, d'autant qu'il a été élevé en Italie, par des catholiques.

La religion de Christian est , comme celle de George Sand, une religion personnelle. Il explique sa foi à M.Goefle :

« Je ne sais pas à quel point vous êtes luthérien, et, quant à moi, je ne me pique pas d'être grand catholique. Nous vivons dans un temps où personne ne croit à grand-chose, si ce n'est à la nécessité et au devoir de la tolérance ; mais moi, je crois vaguement à l'âme du monde, qu'on l'appelle comme on voudra, à une grande âme, toute d'amour et de bonté, qui reçoit nos pleurs et nos aspirations. Les philosophes d'aujourd'hui disent que c'est une platitude de s'imaginer que l'Etre des êtres daignera s'occuper de vermineux de notre espèce ; moi, je dis qu'il n'y a rien de petit et rien de grand devant celui qui est tout, et que, dans un océan d'amour, il y aura toujours de la place pour recueillir avec bonté une pauvre petite larme humaine. »(224)

Christian croit à la vie après la mort. Il fait son examen de conscience devant la tombe de ses parents : « il me semblait que, dans cette pluie de douce lumière dont me baignaient les étoiles tranquilles, mes Goffredi, mon père et ma mère par le coeur, pouvaient aussi bien trouver un petit rayon pour me voir et pour me bénir. [...]Je jurai à la mémoire de ces chers et divins amis de réparer mes fautes, et, après avoir longtemps contemplé le ciel, où je m'imaginai pouvoir les supposer réunis dans quelque heureuse étoile, je repris le chemin du village ... » (226). Il n'a pas besoin de prêtre ni de pasteur pour s'adresser à l'âme de ses parents et à Dieu.

Stenson et Karine, lorsqu'ils témoignent pour défendre leur défunte maîtresse, disent qu' « elle est morte comme une sainte » et Stenson, qui est luthérien, explique ce qui selon lui est important dans la religion :

« Quel que fût son culte, la baronne aimait Dieu, faisait le bien, et respectait la religion des autres »(631).

Quand il faudra cacher l'enfant, fuir avec lui, Stenson le confiera aux Goffredi mais il le fera surveiller aussi par « le petit Juif », Taddeo Manassé, un ami de ses parents suédois. Christian souligne à cette occasion que les Juifs sont mal tolérés en Italie, qu'ils soient baptisés ou non.

Les personnages méchants, eux, sont présentés comme athées. Il s'agit du baron Olaüs et de la cour de la reine Catherine II de Russie. Le baron fait exprès de choquer ses convives en énonçant

« en souriant d'un sourire glacial quelques propositions d'un athéisme effrayant » (394). Le jeune médecin du baron « avait une âme douce et des instincts naïfs. Le commerce continuel d'un athée le froissait, et il n'avait pas le droit de défendre ses croyances ; la contradiction exaspérait le malade » (402).

Parce qu'il rapporte constamment les légendes et les croyances du peuple suédois, ce roman pose des questions sur les limites entre foi et superstition, entre croyance et crédulité, et attaque sans avoir l'air d'y toucher certains dogmes comme celui de l'Immaculée Conception. Pour expliquer les maternités non désirées, les paysans prétendaient qu'« il y a des femmes qui mettent des enfants au monde par la parole seulement, de la même manière qu'elle les ont conçus, en respirant trop l'air que les trolls agitent la nuit sur les lacs »(483). Les esprits forts ne croient pas à ces légendes, bien sûr, mais comment peut-on tenir pour vérité révélée des histoires qui leur ressemblent ?

Pour Stenson, le pasteur doit apporter aux mourants un réconfort. Certains ne leur apportent que la crainte de l'enfer, comme le mauvais pasteur Mickelson, opposé au bon pasteur qui a gardé les ballades composées par Hilda, alors qu'il savait qu'elle était catholique, et qui s'est montré par là intelligent et tolérant.

Un autre facteur de progrès est l'instauration d'un état de droit dans un pays où la noblesse croit pouvoir agir comme elle le veut. Ce n'est pas pour rien que la romancière a donné pour ami à son jeune héros un avocat. Celui-ci est soutenu par le roi, qui a contre lui le sénat, et par l'armée. Les suppositions et les rumeurs ne suffisent pas pour établir une culpabilité, surtout quand les crimes sont anciens. Toute la partie « enquête » du roman est conduite avec soin par le major et M.Goefle. On cherche à entendre les témoins, à préserver les preuves, à obtenir des aveux, sans utiliser la torture, comme le faisait le baron Olaüs. On essaie de prendre les coupables en flagrant délit de complot contre la vie de Christian. La jeune Marguerite elle-même n'hésite pas à témoigner, manifestant ainsi publiquement son intérêt pour Christian. Car celui-ci ne doit pas faire justice lui-même, le temps est révolu où un noble pouvait le faire et c'est incontestablement un progrès pour la société.

L'âne Jean

Enfin, pour terminer sur une note moins sérieuse, tous les lecteurs ont apprécié la présence de l'âne de Christian, l'âne qui porte le nom de l'évangéliste préféré de George Sand, Jean. Christian l'a nommé ainsi en souvenir de Nino (diminutif de Giovanni), l'âne de sa mère, Sofia, animal auquel il a été très attaché pendant son enfance. L'âne n'est pas une monture noble, mais c'était celle de la Vierge et du Christ. Il est opposé ici aux chevaux blancs du traîneau de Marguerite, et à Loki, le cheval de M.Goefle. Mais cet âne est charmant, il s'adapte à toutes les situations, porte toutes les charges et est fidèle à son maître comme un chien. Pour les Suédois, il est un sujet d'étonnement.

George Sand se rappelle peut-être l'âne de sa grand-mère à Nohant, celui dont elle parle dans *Histoire de ma vie*.

<p>LES AMIS DE GEORGE SAND Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975) Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres</p> <p>Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris</p>	<p>Courrier et Secrétariat : Mairie de La Châtre - Amis de George Sand 36400 La Châtre ☎ : 02 54 30 23 85 e-mail : amisdegeorgesand@wanadoo.fr site internet : www.amisdegeorgesand.info</p>
--	---